

2. L'art comme principe de vie

2.1 Les petites revues : un espace de liberté pour Alfred Jarry

par Matthieu Gosztola

« [N]ul n'échappe décidément, au journalisme » constate avec amertume Mallarmé¹. Une question demeure : presse ou revues ? Pour les écrivains de la génération de Jarry, le choix ne souffre pas la moindre hésitation : revues. La presse est selon la doxa « esclave des préjugés et des erreurs, docile aux puissants du jour, et n'accordant d'intérêt qu'à ce qui n'en présente pas² ». Et quand les écrivains consentent à y publier, c'est uniquement pour des raisons d'argent. Jarry publie des chroniques dans *Le Figaro*, mais sa collaboration tourne court après que son écriture se trouve figée dans une posture. Rien d'étonnant : les journaux ne laissent jamais la liberté que les auteurs réclament³. « Il s[e]

dépense » dans les gazettes quotidiennes « fort peu d'esprit nouveau et toutes les chroniques ambitieuses qu'on y peut lire ont une odeur de *réchauffé* qui répugne au lecteur informé. Il faut lire les revues dès qu'on a la curiosité des idées⁴. » Les revues sont le réceptacle du brasier des idées qui se fomentent, et qui, non encore figées en livres, en se fomentant, fomentent la singularité de leurs auteurs. On observe qu'elles naissent par dizaines aux alentours de 1885 (mourant souvent après quelques numéros). Gourmont dans son « essai de bibliographie » sur *Les Petites Revues*, qu'il publie en 1900, tente de dresser un tableau de cette « source authentique de notre histoire litté-



L'Ymagier n°2, janvier 1895, revue fondée par Alfred Jarry et Rémy de Gourmond en octobre 1894, exemplaire personnel d'Henri Rousseau. © Coll. Musée du Vieux Château de Laval

raire » ; elles sont « le tableau animé de la vie littéraire » : « [o]n y surprend la disparition des modes, l'évolution des esprits, le courant des idées, les groupements d'individualités et leur dispersion⁵. » Parmi celles-ci, il convient de nommer *La Plume* (née en 1889), célèbre pour ses banquets, *Le Mercure de France* (éclos en 1890), ou encore *La Revue blanche* (née liégeoise, elle devient parisienne en 1891). Ce ne sont pas les seules auxquelles Jarry participe (il convient de citer *Le Canard sauvage*, hebdomadaire extrêmement satirique, où la portée évocatrice de l'image prime sur celle du mot, *La Vogue*, *Le Festin d'Esopé*, *Vers et Prose*...) mais ce sont celles qui lui apportent un soutien

financier indispensable et qui, en outre, en ce qui concerne du moins les deux dernières, donnent à son œuvre la visibilité nécessaire : l'écriture de Jarry y trouve exemplairement sa place, que ce soit dans les revues proprement dites ou dans les maisons d'édition qui en sont le prolongement (et l'affirmation de leur entreprise, la concrétisation de leurs promesses), allant du compte-rendu au poème, en passant par la prose, le théâtre, les chroniques... Ainsi, Jarry sait utiliser toutes les potentialités qu'offrent les revues, sans jamais oublier qu'elles sont le point de départ obligé d'une publication en volume – Jarry possède bien des qualités de stratège dans le domaine de sa carrière.

Qualités qu'il sait développer dès le début⁶. Il organise son ascension littéraire, tout d'abord en choisissant la voie des concours, en l'occurrence ceux organisés par le supplément littéraire de *L'Écho de Paris*, destinés aux jeunes auteurs. Les prix, bien dotés, sont l'assurance d'une publication dans le journal, et Jarry est promu plusieurs fois, tant en prose qu'en poésie. Mais ces éclats à *L'Écho de Paris* ne constituent que la première étape de son ascension, Jarry le sait bien qui rejoint en décembre 1893 *L'Art littéraire* présidé par Lormel, une très petite revue créée en octobre 1892 et financée par ses rédacteurs. Jarry s'implique financièrement avec vigueur dans la revue, ce qui lui vaut de voir très vite son nom apparaître dans le comité de rédaction, laquelle impli-

1. *Divagations*, in Alfred Jarry, *Œuvres complètes*, vol. II, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p. 82.

2. Gérard de Lacaze-Duthiers, « Les Articles d'Octave Mirbeau, documents pour servir à l'histoire de l'art et de la politique pendant trente ans (1870-1900), Première période 1870-1883 », *La Plume*, n° 350, 15 novembre 1903, p. 501.

3. Voir les propos rapportés d'Alfred Vallette, directeur du *Mercury de France*, in *Le Mercury de France*, 1892 (T. VI; n° 33, sept.-n° 36, déc.), p. 278

4. Victor Barrucand dans *La Revue blanche* en 1899, au sein d'une note de lecture portant sur le *Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour l'année 1897* de D. Jordell chez Per Lamm.

5. Charles-Henry Hirsch, « Les Revues », in *Le Mercury de France*, 1898 (T. XXV, février), p. 577.

6. Je vous renvoie à la très belle étude de Julien Schuh : *Alfred Jarry à l'assaut du mouvement symboliste, Histoires littéraires*, n° 28, Paris / Tusson, 2006.



F comme *fin de siècle*, entre symbolisme et décadentisme, Jarry y a sa place. *Ubu Roi* ouvre en effet la voie d'une nouvelle esthétique dramatique, rejetant le réalisme, se méfiant du symbolisme, refusant la psychologie, et accouchant d'un comique grotesque qui renoue avec la tradition populaire médiévale.

F comme *foule*, « si l'on tient absolument à ce que la foule entrevoie quelque chose, il faut préalablement le lui expliquer », affirme Jarry dans *Questions de théâtre*, paru dans *La Revue Blanche* le 1^{er} janvier 1897.

cation financière s'avère, on le devine, garante de la plus grande liberté qui soit. Or, *L'Art littéraire* s'inscrit dans un réseau de revues⁷. Ainsi, y publier est le moyen pour Jarry de faire connaître son écriture et son nom de revues plus importantes, et notamment d'une en particulier, que le jeune auteur fantasme comme lieu d'accueil idéal de son écriture et comme marque de reconnaissance de son talent qu'il développe, *Le Mercure de France* : « [q]uel est pourtant le poète jeune qui ne rêve d'écrire un jour au *Mercure* ? » (Jarry⁸). Le 4 mars 1894, Jarry adresse à Alfred Vallette une demande polie pour être intronisé au *Mercure*, par le biais d'une traduction, laquelle ne sera pas publiée finalement. À la place, une prose sur Filiger paraît en septembre. Mais le soutien précieux dont l'écriture de Jarry a besoin ne sera pas trouvé en la personne de Vallette, plus féru de comptabilité que de littérature⁹, ou même en celle de Rachilde, amie attentive

et patiente, mais en celle de Remy de Gourmont, matière grise de la revue. Cette amitié avec Gourmont trouve sa belle matérialisation dans la création d'une revue.

Jarry a ainsi cette chance inappréciable d'être choisi par Gourmont comme cofondateur d'une revue d'estampes luxueuse qui sort son premier numéro en octobre 1894 : *L'Ymagier*. Sa raison d'être est de permettre à l'imagerie populaire d'être reconnue et admirée, en étant poussée sur le devant de cette scène que constitue une revue littéraire, fût-elle destinée à un réseau de privilégiés. Aussi, Gourmont écrit dans le premier numéro : « À côté et au-dessous de la littérature imprimée court le fleuve oral (...). Il y a aussi l'imagerie populaire, aujourd'hui synthétisée dans la fabrique d'Épinal (...). Cette imagerie, feuilles volantes ou pages de livrets, est connue d'archéologues et de quelques amateurs : elle est primordialement, notre sujet même, et tout le reste,

7. *Ibid.*

8. Alfred Jarry, *Œuvres complètes*, vol. I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1036.

9. Voir André Salmon, *Souvenirs sans fin*, première époque (1903-1908), Gallimard, 1955, p. 251.

dans *L'Ymagier*, ne viendra que par surcroît, ornement, source, objet d'étude ou de comparaison. Ici donc nous ferons la leçon de la vieille imagerie¹⁰. » Mais ressusciter les anciennes estampes n'est pas l'unique but. La revue a aussi pour visée de faire naître les nouvelles : elle accueille aussi des contributions d'artistes contemporains qui se servent comme le rappelle Henri Béhar des « matériaux et [d]es techniques d'autrefois¹¹ » pour exalter leur art. Lorsque Jarry se brouille avec Gourmont, sans que l'on sache dans quelle mesure il a pu rechercher cet éloignement de qui pouvait revêtir avec trop d'aplomb les traits d'une figure paternelle, ne pouvant *de facto* continuer l'entreprise de *L'Ymagier*, il fonde sa propre « revue d'art » dont le premier numéro sort en mars 1896 et qu'il intitule *Perhinderion*, affichant son goût pour la Bretagne dans le titre même (ce mot signifie « Pardon au sens de Pèlerinage »). *Perhinderion* est comme l'aboutissement rêvé et intenable financièrement de l'entreprise déjà coûteuse de *L'Ymagier*. Cette dernière, en raison de son format (in-4° écu) ne pouvait pas présenter les images autrement qu'en les pliant plusieurs fois. Jarry choisit un format plus grand pour qu'il n'y ait qu'un seul pliage¹². En outre,

il accueille le moins de texte possible, et quand cela se révèle indispensable, redonne à la lettre même son statut d'image, faisant pour cela fondre spécialement « de beaux caractères du quinzième siècle » utilisés dans le deuxième (et dernier) numéro de la revue, en juin 1896. Ce faisant, Jarry affirme des choix personnels, comme de vouloir donner « planche à planche (...) toute l'œuvre d'Albert Dürer¹³ ».

Jarry ne peut faire perdurer l'entreprise financièrement parlant. La rupture avec Gourmont a des conséquences plus funestes que la naissance de *Perhinderion* : il ne trouve plus, après ça, dans *Le Mercure* un lieu d'accueil indéfectible pour son œuvre, mais parvient à se faire avec bonheur une place au sein de *La Revue blanche* (« un des périodiques les plus lus de l'Europe littéraire » écrit Henri Avenel en 1901, situation que cette revue illustrée par Vuillard, Vallotton, Bonnard... a acquise « sans aucune concession aux habitudes du public, en défendant les idées libérales dans leurs conséquences les plus hardies, en mettant en valeur, dès le moment de leur verdeur première, les manifestations d'art vraiment novatrices, en s'astreignant à traiter tout sujet avant qu'il se soit banalisé dans la discussion publique¹⁴. »)

10. Remy de Gourmont, « L'Ymagier », *L'Ymagier* numéro 1, octobre 1894, cité par Henri Béhar, in *Les Cultures de Jarry*, PUF, pp. 118-119.

11. Henri Béhar, *Les Cultures de Jarry*, PUF, 1988, p. 119.

12. Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, Fayard, 2005, p. 166. Je vous renvoie à cette excellente biographie si vous voulez étudier plus avant tous les points ici seulement esquissés.

13. Alfred Jarry, *Œuvres complètes*, vol. I, *op.cit.*, p. 995.

14. Henri Avenel, *La Presse Française au vingtième siècle*, préface de M. Jules Claretie de l'académie française. Opinions sur l'avenir de la Presse de MM. Henry Maret, Yves Guyot, Hector Depasse, Lucien Victor-Meunier, Pascal Grousset, Albert Quantin, Portraits et biographies, Flammarion, 1901, p. 384.



G comme *Gémier Firmin* (1869-1933), le créateur du rôle du Père Ubu. Acteur, metteur en scène et directeur de théâtre, promoteur du Théâtre populaire et créateur du premier Théâtre national populaire (TNP), Firmin Gémier défend un théâtre de qualité et bon marché. Il débute sur scène, et se fait connaître par la première interprétation d'Ubu dans *Ubu Roi* d'Alfred Jarry, au Théâtre de l'Œuvre d'Aurélien Lugné-Poe.

G comme *guignol*, « j'ai voulu faire un guignol » ; *Ubu roi* se situe, de l'aveu même de son auteur, dans cette tradition théâtrale.

G comme *gidouille*, ventre proéminent et monstrueux, attribut principal du Père Ubu, orné sur les dessins de Jarry d'une spirale.

Comment ? En mars 1896, le si discret et si influent Félix Fénéon invite Jarry à faire son entrée dans *La Revue blanche*, lui conseillant d'envoyer « un peu de copie, – choisissant, peut-être, quelque chose qu'il aimer[ait] beaucoup et qui pourtant ne serait pas trop abstrus », « la première fois¹⁵ » tout du moins, histoire de laisser les lecteurs *s'habituer* peu à peu à son style (les contraintes de lisibilité demeurant inhérentes au principe d'existence d'une revue ne se voulant pas éphémère et ouverte sur un large lectorat). Jarry répond aussitôt à l'invitation, sans chercher pourtant à écouter le prudent conseil visant à faciliter son entrée, avec « Le Vieux de la Montagne » qui est publié le 15 mai,

accompagné d'un compte-rendu de sa plume¹⁶. Du fait du manque de clarté ?, Jarry doit attendre 1900 pour trouver sa vraie place au sein de *La Revue blanche*. Que publie-t-il alors ? Outre des fragments de son œuvre, des chroniques principalement (à partir du 15 janvier 1901), souvent accompagnées de comptes-rendus. Ce sont des spéculations (c'est d'ailleurs leur premier nom, avant d'être remplacé par celui de « Gestes », au moment où il s'attache à montrer que « tous les gestes sont à un égal degré esthétiques¹⁷ ») qu'il construit à partir de faits divers, passant en revue la presse. Ce faisant, il transforme le fait divers exécrable, « l'écœurant quotidien littéraire¹⁸ » par l'in-

15. Cité par François Caradec, in « Alfred Jarry, témoin de son temps », Actes du colloque de Cerisy « Alfred Jarry » sous la direction d'Henri Bordillon, Belfond, 1985, p. 160.

16. Jarry occupe du reste souvent simultanément les deux pôles des petites revues : la partie création et la partie critique.

17. Alfred Jarry, *Œuvres complètes*, vol. II, *op. cit.*, p. 332.

18. Henry-D. Davray, « Lettres anglaises », *Le Mercure de France* (T. XLII, N° 148, avr. 1902), p. 274.

H comme *Hébert*. Félix Hébert, le professeur de physique du lycée de Rennes, a servi de modèle aux frères Morin, condisciples d'Alfred Jarry, chahuté par ses élèves, sous les noms variés de P. H., père Heb, Eb, Ébé, Ébon, Ébance, Ébouille. En arrivant au lycée en 1888, Jarry reprend et fait jouer par des marionnettes un des récits farcesques dont P. H. est le héros ridicule et odieux dans un texte connu sous le titre *les Polonais*, première version de ce qui sera par la suite *Ubu roi*.

termédiaire de sa méthode qu'il appelle la 'Pataphysique en or littéraire. Ce sont des explorations méthodiques de points précis de l'actualité, d'une écriture glacée qui tient à distance jusqu'au principe d'ironie dont elle ne se défait jamais tout à fait. La lassitude de Thadée Natanson exacerbée par des problèmes familiaux le pousse à ne plus vouloir lutter contre les soucis financiers que subit *La Revue blanche* et à la céder à Fasquelle, qui met bientôt fin à l'existence de la revue, plongeant les écrivains qui ont participé à l'entreprise dans une douloureuse stupéfaction¹⁹. La mort de *La Plume* suit de peu celle de *La Revue blanche*, laissant Jarry sans revenus réguliers, situation tragique qu'il cherche peu avant à anticiper en se tournant vers *La Renaissance latine*, une revue qui lui propose le prix qu'il demande pour ses chroniques en échange du principe d'exclusivité. Mais le projet capote. Deux chroniques seulement paraissent. La troisième fait tiquer le Prince commanditaire du journal, faisant s'insurger Jarry contre le fait qu'on puisse restreindre cette entière

liberté à laquelle il a toujours été épidermiquement attaché, et que seuls ces lieux que sont (pour l'essentiel) *La Revue blanche* et *Le Mercure de France* ont pu lui offrir, lieux où les jeunes littérateurs comme lui ont ressenti le mieux l'intimité d'un groupe qui leur a été favorable et ont pu développer leur propre *intimité* à travers le flux de l'écriture. Soutenu par Fénéon, Jarry a ainsi pu publier dans *La Revue blanche* sans la moindre entrave. Mais les revues ont eu un autre rôle encore, beaucoup moins visible mais tout aussi important. *Le Mercure* était un lieu amical de vie (surtout le mardi soir où Rachilde s'attachait à recevoir) où Jarry s'employait le mieux du monde à jouer, faisant se déchaîner les rires, son rôle de Père Ubu ; et Jarry, ayant rencontré beaucoup de ses proches dans la rédaction du *Mercury* (Rachilde, Vallette, bien sûr, mais aussi Eugène Demolder, André-Ferdinand Herold...) en a fait *son* lieu de vie.

Matthieu Gosztola

19. Cf. André Salmon, *Souvenirs sans fin*, première époque (1903-1908), Gallimard, 1955, p. 73.